

« Prenez du recul ! »
(A. J. Greimas)

Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure

Actes du congrès de
l'Association Française de Sémiotique

Centenaire de la naissance
d'Algirdas Julien GREIMAS (1917-1992)

Unesco, 30 mai-2 juin 2017

AFS Éditions

Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure

Actes du congrès de l'Association Française de Sémiotique

Centenaire de la naissance
d'Algirdas Julien GREIMAS (1917-1992)

Unesco, 30 mai-2 juin 2017

Coordinateurs

Denis BERTRAND
Jean-François BORDRON
Ivan DARRAULT
Jacques FONTANILLE

Responsable de l'édition numérique

Verónica ESTAY STANGE



Association
Française
de Sémiotique

AFS Éditions

ISBN : 979-10-95835-01-1
Publication en ligne : afsemio.fr / juin 2019

Comité Scientifique

Président : BORDRON Jean-François, Université de Limoges

ALONSO Juan, Université Paris V - Paris Descartes
BADIR Sémir, FNRS - Université de Liège
BASSO Pierluigi, Université Lumière Lyon 2
BERTRAND Denis, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
BEYAERT-GESLIN Anne, Université de Bordeaux 3
BIGLARI Amir, CeReS - Université de Limoges
COLAS BLAISE Marion, Université du Luxembourg
COSTANTINI Michel, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
COUEGNAS Nicolas, Université de Limoges
DARRAS Bernard, Université Paris I - Panthéon Sorbonne
DARRAULT-HARRIS Ivan, Université de Limoges
DONDERO Maria Giulia, FNRS - Université de Liège
ESTAY STANGE Veronica, SciencesPo-Paris
FONTANILLE Jacques, Université de Limoges
HENAULT Anne, Université Paris IV - La Sorbonne
LE GUERN Odile, Université Lumière Lyon 2
MANIGLIER Patrice, Université Paris-Ouest Nanterre
MOUTAT Audrey, Université de Limoges
PLOQUIN Françoise, Le Français dans le Monde
PROVENZANO François, Université de Liège
REYES Everardo, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
TORE Gian Maria, Université du Luxembourg
VINCENSINI Jean-Jacques, Université de Tours
VISETTI Yves-Marie, CNRS - Paris
ZINNA Alessandro, Université de Toulouse

Sommaire

Préface, par Jean-François Bordron et Jacques Fontanille..... 7

PREMIÈRE PARTIE

Du côté des principes

1. Immanence et réalité

Phénoménologie de la structure : de l'idéalité formelle à la structure cognitive, par Jean Petitot 13
Chaînes sémiologiques et production de la réalité, par Augustin Berque 25
Greimas et la sémiotique du monde naturel, par Jean-Marie Klinkenberg 34
La sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive immanente, par Waldir Beividas 46

2. Par delà le signe : générativité, narrativité

Réévaluation de la notion de « signe » dans la théorie sémiotique post-greimassienne,
par Pierre Boudon 55
Sémiotiques imparfaites. Le signe et les superstructures du sens, par Georice Berthin Madébé..... 74
Du modèle génératif au modèle gigogne réticulaire, par Pierre-Antoine Navarette..... 84
Réflexions sur le principe de narrativité, par Raúl Dorra, María Isabel Filinich,
Luisa Ruiz Moreno, Blanca Alberta Rodríguez Vázquez et María Luisa Solís Zepeda 101

DEUXIÈME PARTIE

Du côté de l'histoire

1. Le temps de Greimas

Le sémioticien avant la lettre (essais littéraires de Greimas en lithuanien),
par Kęstutis Nastopka 112
Aux sources de la sémiotique : un Greimas inédit, par Ivan Darrault-Harris..... 118
L'enseignement de Greimas en Turquie : du projet scientifique à la théorie sémiotique,
par Nedret Öztokat-Kiliçeri 124

2. Le temps de la sémiotique

De la sémiotique structurale comme idéologie scientifique.
Une lecture saussurienne de « l'actualité du saussurisme », par Anne-Gaëlle Toutain 131
Greimas et Saussure, auteurs « au futur », Guido Ferraro 138
Il n'y a pas d'autre structuralisme, Michel Costantini..... 143

TROISIÈME PARTIE

Du côté des voisinages théoriques

1. De la mythologie à la psychanalyse et à la linguistique

<i>Greimas. Une mythologie</i> , par Paolo Fabbri	155
<i>De la narratologie structurale à la pragmatique énonciative : formes poétiques grecques entre récit mythique et action rituelle</i> , par Claude Calame	165
<i>Du phénoménalisme au rationalisme : la notion de « relation » dans l'épistémologie freudienne</i> , par Jean-Jacques Vincensini	182
<i>Narration et argumentation. Retour sur l'analyse du discours en sciences sociales</i> , par LTTR 13	192
<i>Greimas et la linguistique</i> , par François Rastier	202

2. Dialogues contemporains

<i>La collaboration entre A. J. Greimas et R. Barthes : de la lexicologie à la sémiologie et « une autre voie » du structuralisme</i> , par Thomas Broden	214
<i>Comparer Greimas et Girard et échapper par le multiculturalisme à l'exclusion inscrite dans la narrativité</i> , par Patrick Imbert	228
<i>Traces de Tahsin Yücel dans Sémantique Structurale d'Algirdas Julien Greimas et inversement</i> , par Songül Aslan Karakul et Veli Doğan Günay	240
<i>Le visage chez Emmanuel Levinas. Approche sémiotique</i> , par Anouar Ben Msila	246
<i>Algirdas Julien Greimas et Lev Karsavine : dialogue sémiotique et philosophique</i> , par Inna Merkoulouva	257

QUATRIÈME PARTIE

Du côté des modèles

1. Structure et prise sur le sens

<i>La méthode greimassienne : validation et résistances</i> , par Tiziana Migliore	265
<i>Efficacité et efficacité dans la perspective de la compétence</i> , par Luisa Ruiz Moreno	273
<i>La sémiotique générative de Greimas et sa valeur « scientifique »</i> , par Francesco Marsciani	285

2. La structure en question

<i>La Modalité, charpente du sens</i> , par Per Aage Brandt	291
<i>Penser les intensités des signes. Le devenir des structures, entre philosophie et anthropologie sémiotique</i> , par Antonino Bondi	302
<i>Les figures de la structure, un air de famille</i> , par Bernard Darras	314
<i>Des conditions d'émergence du sens aux conditions d'instauration des discours</i> , par Michael Schulz	326

3. Sémiose du sensible

<i>Perception et iconicité, diagramme et monade</i> , par Jean-François Bordron	340
<i>Autonomie des « sujets de faire » dans les dispositifs modaux et ouverts (De la Sémiotique des passions à l'esthétique de l'inattendu)</i> , par Isabelle Rieusset-Lemarié	350
<i>Rythme, structure et sensibilité</i> , par Verónica Estay Stange et Audrey Moutat	368

CINQUIÈME PARTIE

Du côté du discours en acte

1. Enonciation et praxis

<i>De la sémiotique structurale à la sémiotique de l'énonciation : le devenir de la structure,</i> par Marion Colas-Blaise	376
<i>L'énonciation et ses enjeux : évaluation des avancées, transformations, nouvelles problématiques,</i> par Patrizia Violi	388
<i>Embrayage et débrayage : des effets aux concepts,</i> par Raphaël Horrein	397
<i>Le travail des algorithmes. Quelques réflexions sur l'actantialité et l'énonciation,</i> par Maria Giulia Dondero	405
<i>La toison d'or de la traduction : la quête de l'objet de valeur,</i> par Magdalena Nowotna	417

2. Gestualités

<i>Formes et structures dans le bégaiement,</i> par Anne Croll	424
<i>L'avenir de la structure sous le prisme de la forme (dansante),</i> par Valeria De Luca	459
<i>De la geste à la gestualité. Le regard de Greimas entre Histoire et aventure,</i> par Pierluigi Basso Fossali	471

SIXIÈME PARTIE

Du côté des domaines de recherche

1. De l'espace

<i>Sémiotique de l'espace & extension du domaine d'application,</i> par Manar Hammad	489
<i>« Work in progress ». Perception socialisée et espace urbain en (re)création,</i> par Julien Thiburce	493
<i>Pour une description aspectuelle du mouvement,</i> par Lucia Teixeira	511

2. Du monde sensible : ouïr, voir goûter

<i>Esquisse d'une sémiotique dynamique de la musique (au-delà du logocentrisme),</i> par Wolfgang Wildgen	523
<i>La répétition verbale dans le plan d'expression de la chanson : une étude comparative de « Cotidiano », de chico Buarque et « Gago Apaixonado », de Noel Rosa,</i> par Carolina Lindenberg Lemos, José Roberto Do Carmo Jr. et Lucas Takeo Shimoda	540
<i>Sémiotique visuelle et structuralisme pratiqué. La conflictualité de l'image,</i> par Anne Beyaert-Geslin	552
<i>Le format technique des images : la sémiotique visuelle à la lumière des modes d'existence de Bruno Latour,</i> par Enzo D'Armenio	559
<i>Cuisiner après Greimas : de la soupe au pistou au texte gastronomique,</i> par Gianfranco Marrone ..	570

3. Du filmique et du médiatique

<i>Des structures en séries,</i> par François Jost	583
<i>Acte véridictoire et méta-discours. Vrai, faux, mensonge et secret dans Taxi Téhéran (2015) de Jafar Panahi,</i> par Ralitza Bonéva	589

4. De l'histoire

<i>L'algorithme narratif de l'histoire</i> , par Enrique Ballón Aguirre	606
<i>L'envers sensible du discours historique</i> , par Anne-Lise Santander	620

5. Du politique et du juridique

<i>La sémiotique : un retour du politique dans les sciences sociales</i> , par Bernard Lamizet	630
<i>Les études de société et de culture : la sémiotique au Brésil</i> , par Diana Luz Pessoa de Barros	643
<i>Proposition d'un modèle sémiotique pour les études de genre</i> , par Adriana Tulio Baggio	652
<i>De l'actant collectif à la formation collective. Une analyse de la terreur</i> , par Daniele Salerno	664
<i>Le nomos. Esquisse de narrativisation d'un terme juridique</i> , par Ricardo Bertolotti	680

6. Du social et de l'économique

<i>Structure et variabilité : une réponse aux défis de l'éducation</i> , par Viviane Huys	690
<i>Sémiotique des interactions marchandes, à la recherche d'un langage du marché</i> , par François Bobrie	697
<i>Identity in the expanded field. Interaction between man and machine on semiotic grounds</i> , par Javier Toscano	714
<i>L'innovation en tant que champ sémantique : imaginaire, valorisation, tension</i> , par Giulia Ceriani	722
<i>Greimas et la sémiotique de la mode</i> , par Isabella Pezzini	727

7. De l'expérience religieuse

<i>Hors du salut, point de texte : le défi du radicalisme religieux à la rationalité structurale</i> , par Massimo Leone	739
<i>De Greimas à Jenni. Depuis De l'imperfection à Son visage et le tien</i> , <i>l'avenir d'une « saisie exceptionnelle »</i> , par Françoise Leflaive	748
<i>Beyond the freedom vs oppression opposition:</i> <i>the meaning of the Londoner hijabista look</i> , par Marilia Jardim	758

8. De la littérature et des arts

<i>Actualité de Maupassant</i> , par Dalia Satkauskyste	770
<i>Sémiose esthétique : structuration et logos de l'art. L'anti-sculpture de Fausto Melotti</i> , par Stefania Caliandro	777

ENVOI

<i>Structure, praxis et discours de circonstance</i> , par Denis Bertrand	783
<i>Lancement !</i> , par Jacques Fontanille	795

Narration et argumentation

Retour sur l'analyse du discours en sciences sociales

LTR 13¹
Université de Liège

1. Les typologies dans le domaine du langage

Nous posons ici la question de la typologie dans le domaine des sciences du langage, en partant du constat, que nous allons étayer, qu'elle est inévitable, car elle revient toujours, quoiqu'elle apparaisse souvent, dans le même temps, difficile.

Pour étayer ce constat, nous proposons un bref tour d'horizon des essais de typologie, en mettant l'accent, d'une part, sur des réticences formulées par les typologues eux-mêmes à l'égard du projet typologique, et d'autre part, sur l'hétérogénéité de ces typologies.

Les résistances et réserves sont bien lisibles dans les écrits des figures majeures qui se sont essayées à l'exercice de la classification des textes. Bakhtine (1984, 266-267) soulignait déjà « qu'on serait tenté de penser que la diversité des genres du discours est telle qu'il n'y a et ne saurait y avoir un terrain commun pour leur étude » et insistait sur le fait qu'il « n'y a pas lieu de minimiser l'hétérogénéité extrême des genres du discours et la difficulté qui en résulte lorsqu'il s'agit de définir le caractère général de l'énoncé ». De Todorov à Havránek ou encore Adam, la difficulté de l'exercice classificatoire n'aura de cesse d'être soulignée.

Toutefois, cet exercice apparaît comme une étape nécessaire – car il faut bien désigner les objets dont on traite et les qualifier face à d'autres objets –, même si la tâche paraît complexe voire impossible à mener, tant les critères qui président à la catégorisation peuvent varier en fonction des cadres et visées disciplinaires, d'une part, et, d'autre part, en fonction de la nature des données langagières, textuelles ou sociales qui sont envisagées.

Afin d'illustrer la variété des typologies, il nous semble utile de commencer par une synthèse des *formes de regroupement* qui ont été proposées – parfois conjointement – en science du langage et de préciser la nature des critères utilisés.

Les typologies recourent globalement à quatre formes de regroupement, que l'on nommera respectivement « classifications situationnelles », « classifications fonctionnelles », « classifications thématico-compositionnelles » et « classifications modales ».

1. Les *classifications situationnelles* s'intéressent aux conditions de production des textes et aux contextes dans lesquels ils se déploient. Au niveau de généralité le plus haut, il s'agit d'identifier les pratiques sociales qui déterminent les *discours* (par exemple, le discours littéraire, juridique, politique, etc. chez Rastier 1989 ; Malrieu et Rastier 2001). Cette approche fut notamment celle de l'école tchèque de stylistique fonctionnelle : s'appuyant sur les idées développées dans les travaux du cercle de linguistique de Prague dès 1929, elle a proposé une supra-catégorisation des formes textuelles reposant sur la situation de production. Havránek (1932), pour prendre un exemple fameux, distingue quatre fonctions principales de la langue standard, correspondant à des contextes d'usage (*la conversation, la discussion technique de tous les jours, la communication technique théorique et l'esthétique*) et il les associe à quatre « dialectes fonctionnels » : le conversationnel, celui du travail journalier, le scientifique et le poétique. On observera que cette perspective trouve un écho direct dans les travaux anglo-saxons qui placent au centre de leur préoccupations la notion de « registre » (voir e.g. Biber 1988 ; Biber & Conrad 2009) : à

¹ NdE : Ltr 13 (prononcer Lettre 13) est un auteur collectif qui réunit Sémir Badir, Stéphane Polis et François Provenzano, enseignants-chercheurs à l'Université de Liège (Belgique).

côté de la variation dialectale (géographique) et sociolectale, des formes expressives particulières sont appelées par les contextes discursifs individuels et varient en fonction de ces derniers. A un niveau plus spécifique, les classifications situationnelles peuvent proposer des généralisations reposant sur des paramètres affectant les instances du schéma communicationnel : présence ou non de destinataires (monologue vs dialogue) et nombre de ceux-ci, communication directe ou indirecte, orale ou écrite.

2. Les *classifications fonctionnelles* reposent essentiellement sur l'identification de la (ou des) *fonctions* communicatives et/ou illocutoires des textes. La figure tutélaire de Karl Bühler, avec ses trois fonctions du langage (la fonction *expressive*, la fonction *représentationnelle* et la fonction *appellative*), est généralement revendiquée par les tenants de cette approche. On en prendra ici pour exemple, dans le domaine de la traductologie, l'influente typologie de Reiss (1981, 124-125) qui repose explicitement sur une analogie avec le modèle de Bühler. Ce modèle propose une classification des textes en trois *types* en fonction du critère suivant : « *[w]hich basic communicative form is realized in the concrete text with the help of the written text ?* ». Si la créativité de la composition et la dimension esthétique domine, il s'agit du *type expressif* ; si la communication de contenu est centrale, du *type informatif* ; si ce qui importe est d'appeler le lecteur à agir (persuasion, ordre, demande), du *type opératif*. Entre ces trois types idéaux se laissent répartir les *texts varieties* (Fig. 1 ; cf. Chesterman 1989,105).

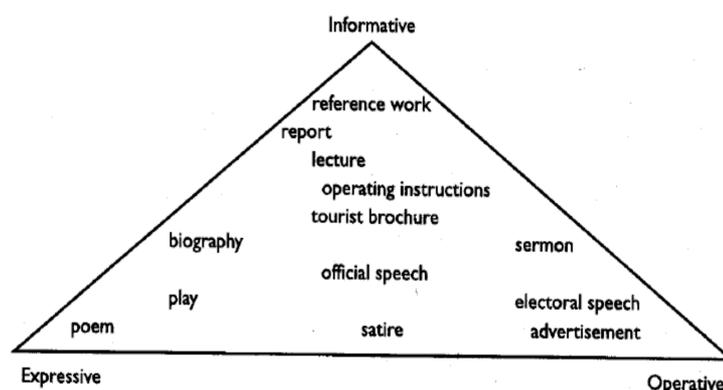


Figure 1. Les sortes de textes distribués selon leur fonction communicative

3. Les *classifications thématico-compositionnelles* sont le pendant des classifications situationnelles : elles reconnaissent la primauté des conditions de production des discours, mais ne catégorisent pas les textes en fonction de ces dernières, s'intéressant aux régularités thématiques, stylistiques et compositionnelles dans les textes. Bakhtine est assurément le modèle de ce type d'approche qui fleurit dans l'analyse des genres textuels :

[c]es énoncés reflètent les conditions spécifiques et les finalités de chacun de ces domaines, non seulement par leur contenu (thématique) et leur style de langue, c'est-à-dire par le choix des moyens linguistiques lexicaux, phraséologiques et grammaticaux, mais avant tout par leur construction compositionnelle. Ces trois éléments (contenu thématique, style et construction compositionnelle) fusionnent indissolublement dans le tout que constitue l'énoncé, et chacun d'eux est déterminé par la spécificité de la sphère de la communication (trad. revue dans Adam 2011, 23).

Rastier (1989) propose une reformulation de cette approche thématico-compositionnelle des genres (de la parole) « à la Bakhtine ». Il faut souligner que c'est probablement ici que la typologie s'affiche le plus nettement comme une activité métalinguistique : on ne classe pas des *données*, mais des *construits*, en tâchant d'explicitier tous les paramètres de leur construction.

4. Les *classifications modales* reposent sur l'identification de principes – ou modes – macro-compositionnels ; Adam (2011, 7) parle de « forme de mise en texte ». Ce principe classificatoire est notamment utilisé par le stylisticien slovaque Mistrik (1997), qui distingue trois modes principaux (voir Ferenčík 2004) : le *descriptif*, l'*argumentatif* et le *narratif* (d'autres modes, comme l'explicatif ou l'informationnel sont parfois utilisés). Ces modes ne sont généralement pas considérés comme mutuellement exclusifs, mais l'un d'entre eux peut être reconnu comme gouvernant les autres au sein d'un texte (Adam 1997, 669 ; 2011, 9, parle de « mode dominant de textualisation »), bien que certains passages puissent relever d'autres modes (Adam 1997, et déjà 1992, situe les faits de régularités dits *récit*, *description*, *argumentation*, *explication*, et *dialogue* à un niveau d'analyse inférieur à l'unité globale du texte, qu'il propose d'appeler *séquentiel*).

Ce rapide survol des formes de regroupement montre à suffisance les indécisions concernant *la nature des données* concernées par la typologie textuelle ainsi que le *poids des pré-catégorisations* dont sont a priori porteuses ces données : éléments lexicaux et marques grammaticales, modes de composition, fonctions communicatives ou illocutoires de textes entiers, discours, pratiques et situations sociales peuvent à l'envi être utilisés dans les typologies textuelles. Comme le soulignait Michel Foucault :

ces découpages – qu'il s'agisse de ceux que nous admettons, ou de ceux qui sont contemporains des discours étudiés – sont toujours eux-mêmes des catégories réflexives, des principes de classement, des règles normatives, des types institutionnalisés : ce sont à leur tour des faits de discours qui méritent d'être analysés à côté des autres (Foucault 1969, 33).

En outre, dans la pratique des typologies, les différentes formes de regroupement distinguées par commodité ci-dessus sont régulièrement convoquées conjointement dans l'établissement de *taxinomies hybrides* (voir en ce sens la distinction entre styles *simplex* et *complex* par Hausenblas 1972). Cela se traduit notamment par des indécisions terminologiques concernant les termes et méta-termes utilisés pour désigner ces regroupements (ainsi que les articulations entre ces termes et méta-termes), y compris au sein d'un même champ disciplinaire : types, genres, sortes, formes, modes, registres, formations, styles renvoient à des conceptualisations non-stabilisées de l'activité typologique. *Genre*, par exemple, s'est imposé comme terme typologique à partir des *Genres du discours* de Todorov (1978), mais il suppose une extension par rapport à un usage antérieur qui était limité au domaine littéraire.

Sur le plan méthodologique, les essais typologiques en sciences du langage ont en commun d'être des mélanges d'induction (généralisation tentant de regrouper un empirique hétérogène) et de spéculation (ou théorisation faible).

2. Un essai typologique en sémiotique

A cet égard, l'essai typologique de Greimas dans *Sémantique structurale* offre une exception relativement précoce. Il s'agit cette fois d'une modélisation (ou théorisation forte) qui n'est pas à vérifier mais à appliquer.

MANIFESTATION	MODÈLES	
	fonctionnels	qualificatifs
pratique	technologiques	scientifiques
mythique	idéologiques	axiologiques

Figure 2. Typologie des micro-univers selon Greimas (1966, 128)

On reviendra sur cette modélisation. Pour l'instant, nous ne voulons que préciser sa place dans le projet de *Sémantique structurale*. En fait, il semble qu'elle soit un passage obligé, c'est-à-dire sans valeur en soi mais nécessaire dans le développement de la théorie. En effet, elle précède la présentation d'une méthode d'analyse qui ne prétend pas valoir pour tous les types textuels mais seulement pour les textes relevant du « modèle fonctionnel mythique », c'est-à-dire pour les « idéologies » que représentent, notamment, les contes populaires.

Or, à cet essai de modélisation typologique, la sémiotique n'a pas donné suite. Et non seulement cette modélisation n'a, à notre connaissance, été reprise nulle part², mais, qui plus est, la méthode d'analyse développée dans *Sémantique structurale*, dite « modèle actantiel », bientôt reprise (avec des reformulations) sous l'appellation de schéma narratif, sera bientôt appliquée à d'autres types de textes que les seules « idéologies ». C'est l'hypothèse bien connue du tout narratif.

3. L'analyse du discours en sciences sociales

L'illustration la plus éloquente de cette extension d'application se trouve dans l'ouvrage dirigé par Greimas et Landowski, *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, paru en 1979³ (soit en même temps que la première édition du *Dictionnaire*). Éloquente, elle l'est pour deux raisons. D'abord, le schéma narratif s'y trouve effectivement appliqué tous azimuts, précisément sur un corpus qui échappe *a priori* à la figurativité narrative. Par ailleurs, reconnaissant une série de difficultés d'application, les contributeurs au volume doivent faire face à une certaine « résistance des textes ». Cette résistance « s'organise », si on peut dire, autour de la notion d'argumentation.

En effet, l'indécision qui parcourt le volume semble être celle du niveau de profondeur auquel situer respectivement le principe de narrativité et le « faire persuasif » et, partant, l'indécision des rapports hiérarchiques qu'entretiennent ces deux dimensions constitutives du discours de savoir : la figuration de la « quête de savoir » n'est-elle qu'une « mise en scène » de surface qui recouvre une structure où c'est le sujet épistémique qui s'argumente en tant que tel, ou bien le « programme pragmatique » du « faire persuasif » s'inscrit-il comme l'un des jalons du grand récit de la science ?

Face à ces indécisions, plusieurs stratégies sont possibles. La plus évidente consiste à considérer le discours argumentatif comme l'un des « adjuvants » du sujet épistémique, dont les manifestations « éparpillé[es] » constitueraient un « discours rhétorique généralisé » :

(...) n'importe quel métadiscours renvoie aussi à d'autres MD [métadiscours], ou à soi-même, dans le but, rhétorique, d'appuyer ses propres affirmations. Les techniques utilisées sont les mêmes (...). Dans une perspective actantielle [...] ce seront autant d'adjuvants ou d'opposants dont l'énonciateur MD a besoin au cours de son argumentation (...). Nous allons considérer par la suite les différents gestes rhétoriques de l'énonciateur comme faisant partie d'un discours rhétorique généralisé R, éparpillé dans les autres types de discours qui constituent MD (...). (S. Alexandrescu, « La critique littéraire : métadiscours et théorie de l'explication », Greimas et Landowski 1979, 211-212).

On peut aussi considérer que le sujet du discours de savoir est toujours syncrétique, dans la mesure où il « ne cesse de faire varier le 'lieu d'où il parle' » (A. J. Greimas et E. Landowski, « Introduction », 1979, 25), et condense illusoirement en un seul scripteur des statuts qui sont tour à tour celui du chercheur qui raconte sa découverte, du scientifique qui justifie sa recherche, du citoyen qui persuade de l'opportunité de la science elle-même. Le schéma

² A part chez Jean-Marie Floch (2002) qui utilise cependant les micro-univers sémantiques comme des articulateurs du carré sémiotique, et non comme des outils typologiques.

³ Dorénavant, les citations des textes qui composent cet ouvrage collectif seront référencées de la manière suivante : initiale du prénom, nom, titre du texte entre guillemets, numéro de page.

actantiel fournit alors toute la sophistication terminologique nécessaire pour décrire ces jeux de dédoublement, dont on perçoit cependant bien qu'ils peinent à conserver l'unité de l'hypothèse du tout narratif :

Programme cognitif et programme pragmatique s'articulent au point où un même acteur assume simultanément les rôles actantiels de sujet réalisé d'un faire cognitif et de donateur d'un /vouloir/ (régé par le savoir précédemment acquis) à l'intention d'un acteur collectif, le donataire, sujet virtuel d'un *faire juste*, positivement valorisé. (J. Geninasca, « Interpréter, persuader, transformer », Greimas et Landowski 1979, 101).

Le sujet épistémique I est ici le destinataire d'une nouvelle communication, dans laquelle il assume la position d'un sujet du faire persuasif, dont l'objet, ainsi que le destinataire, sont différents de ceux de la première communication. (...) [Le sujet épistémique II possède] une compétence qui lui est attribuable en tant qu'énonciateur et qui lui permet (...) de reconnaître la finalité de l'argumentation à partir de la disposition générale du discours [...]: c'est alors une compétence proprement narrative (...). (J.-M. Floch, « Communication ou manipulation ? », Greimas et Landowski 1979, 185).

(...) le sujet discourant occupe ainsi une position « stratégique » qui lui permet de « manipuler » ses « interlocuteurs » en vue de l'accomplissement du programme de base que représente la mise en œuvre de la « science générale » des activités intellectuelles. Tout se passe en définitive comme si ce discours « non-figuratif » possédait, pour ce qui est de son énonciation, deux niveaux : un niveau qui est bel et bien en fait figuratif (...) et un niveau non-figuratif, celui d'une manipulation où l'énonciateur fait réaliser par les différents sujets leur part respective du développement de la « science générale ». (J.-M. Floch, « Communication ou manipulation ? », Greimas et Landowski 1979, 191-192).

On voit par cette dernière citation que le principe de narrativité bute à l'endroit où le discours des Humanités ne se réduit pas à un algorithme d'opérations de savoir plus ou moins artificiellement « mises en récit », mais appelle constamment un discours réflexif qui inscrit l'interaction épistémique dans un rapport, toujours un peu impur, à la Science et à la Société. Ce rapport engage des sujets qui débordent inévitablement l'immanence du texte narratif.

En étant ainsi placée dans le circuit social, l'histoire ne devient-elle pas l'objet d'un autre programme ? / Si la tâche d'organisation a pu être décrite comme une suite d'opérations, les éléments mêmes à organiser, les lieux sur lesquels s'attarde le faire de l'historien sont dépendants d'un ultime personnage que l'on peut désigner comme la « société ». (...) L'histoire n'est plus seulement l'objet du discours de l'historien, elle est aussi l'objet, en quelque sorte, d'un discours « social ». (J.-Cl. Giroud, « Apologie pour l'historien », Greimas et Landowski 1979, 138-139).

Greimas lui-même avait bien identifié cette impureté du discours du savoir en Humanités, toujours tendu entre l'idiolectal et le sociolectal :

L'examen du texte de Georges Dumézil a permis de nous faire une idée quant aux rapports complexes qu'entretient le discours de la recherche, qui tend à tout prix – ruse et vocation en même temps – à se faire passer pour un discours objectif et sociolectal dont le sujet serait un actant à la fois collectif et quelconque et où le chercheur-locuteur ne serait que l'acteur délégué, avec le discours de la découverte, nécessairement personnalisé, mais inscrit, nous avons pu l'entrevoir, dans un algorithme sous-jacent qui le régit en sous-main. Relations paradoxales entre le discours social qui n'arrive pas à cacher ses attaches à l'énonciateur singulier qui le produit et le discours individuel qui se laisse guider par une finalité qui le dépasse. (A. J. Greimas, « Des accidents dans les sciences dites humaines », Greimas et Landowski 1979, 60).

On peut d'ailleurs se demander si le choix d'un corpus de textes non seulement « non figuratifs », mais en outre peu régis par des procédures formelles de démonstration, ne visait pas à interroger le statut même de la discipline sémiotique. Quoi qu'il en soit, le volume montre bien que, chez l'historien, l'historien de l'art, le politologue, l'anthropologue, le philosophe ou le critique littéraire, la « quête de certitudes » porte en elle une série d'« interrogations sur le sens de la recherche », et se donne volontiers aussi sous la forme d'un « discours d'interprétation ». Les trois positions qui organisent les différentes contributions au volume apparaissent en effet davantage comme des pôles théoriques que

comme des corpus empiriques purs de tout mélange. Le discours des sciences sociales, se demandent les auteurs, serait-il « apparemment tenu de reformuler toujours à nouveau son ‘commencement’ (par un retour sans relâche à ses propres conditions de possibilité et fondements), avant que de ‘fonctionner’ et de ‘produire’ sur le mode algorithmique » (Greimas et Landowski, « Introduction », 1979, 11) ? Et cela reflèterait-il un état de « crise » de ces disciplines, dont le discours résisterait ainsi à une analyse sémio-narrative classique attentive aux seules manifestations du *faire*⁴ ? Convient-il de faire un partage entre les discours de savoirs selon la manière dont ils investissent la syntaxe narrative, comme y invitent Greimas et Landowski ?

(...) la position et le statut assignés au destinataire en tant qu’*instance épistémique* vont nous fournir un critère supplémentaire pour la distinction des types (ou sous-types) de discours : *discours de la découverte* d’une part, toutes les fois où la fonction de destinataire tendra à s’objectiver en une figure distincte de celle du sujet discourant, *discours du questionnement* réflexif d’autre part, lorsque le sujet énonciateur se fera son propre destinataire. (Greimas et Landowski, « Introduction », 1979, 19).

De ce fait, la question typologique, un temps submergée, refait surface, mais *incidemment* : seulement en fonction du problème que représentent les « mélanges » : mélanges de narratif et d’argumentatif, qu’aucune théorie ne prévoit, et en tout cas pas la théorie sémiotique standard, puisqu’on a vu que la distinction ici proposée ne résistait guère à son application.

4. La sémiotique face à la tradition rhétorique

Si nous admettons de prendre du recul par rapport au projet sémiotique de la fin des années 1970 - début des années 1980, et si nous interrogeons le postulat selon lequel la narrativité serait le principe organisateur de tout discours, il vient facilement à nos yeux que la pertinence de la question typologique trouve à se renforcer de par l’existence de deux traditions concomitantes d’analyses de textes, dont les centres d’intérêts, distincts, consacrent le partage entre narration et argumentation. Ces deux traditions disciplinaires sont la sémiotique et la rhétorique.

Ici, toutefois, nous voudrions observer une pause dans notre investigation de la question typologique afin de considérer pour lui-même ce partage entre sémiotique et rhétorique, partage qui rapproche deux disciplines autant qu’elle les éloigne et amène donc à leur comparaison. De fait, il nous paraît évident que la sémiotique et la rhétorique, non seulement ont des projets qui avancent en parallèle (c’est-à-dire sans trop se regarder l’une l’autre), mais que ces projets présentent des similarités à la fois méthodologiques et épistémologiques. Enfin, cette pause est loin d’être inutile, puisque nous allons y trouver un moyen de reprendre la question typologique à nouveaux frais.

D’un point de vue méthodologique, la sémiotique et la rhétorique proposent chacune une analyse hiérarchisée : pour la sémiotique, en trois (au moins trois) paliers (le second étant souvent décrit comme « narratif ») ; pour la rhétorique, en cinq étapes logiques, dont les trois premières (*inventio*, *dispositio*, *elocutio*) sont homologables aux trois paliers sémiotiques. De fait, dans les deux cas, la hiérarchie de l’analyse est le reflet de la génération du discours et non pas de sa génétique.

D’un point de vue épistémologique, la sémiotique et la rhétorique, quoique leurs analyses portent sur des textes (ou sur des transcriptions textuelles du discours oral), prévoient l’élargissement de l’application des concepts d’analyse en amont et en aval des textes. En

⁴ Au passage, on peut noter que le seul représentant de l’école de Greimas, par ailleurs contributeur au collectif de 1976, qui ait vraiment poursuivi la voie d’une sémiotique du discours de savoir en Humanités, est Jean-François Bordron qui s’est précisément détourné du modèle d’une sémiotique de l’action au profit d’une attention à « la dimension iconique des recherches spéculatives » (voir Bordron 2016, 74).

amont, il existe une narration / argumentation dans le « monde sensible » (Greimas) / dans le « réel » (Perelman). En aval, la narration et l'argumentation sont également applicables à l'interprétation, par le lecteur ou par l'auditoire. C'est ce que développent déjà Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca en 1958 dans leur *Traité de l'argumentation*. Mais c'est surtout ce que thématise explicitement, à un niveau qui est précisément celui de l'épistémologie, Paul Ricœur dans *Temps et Récit* (1983) avec la théorie de la triple *mimésis*. Cette théorie entend montrer que l'objet que *configure* la méthode d'analyse dans les textes, est *préfiguré* en amont dans le monde réel et *refiguré* en aval dans l'expérience symbolique (notamment esthétique).

En croisant les deux exigences, la méthodologique avec l'épistémologique, une place se dessine comme centrale, au carrefour de ces croisements. Cette place est celle des principes de discursivité, telles la narration et l'argumentation.

	Palier des « structures élémentaires de la signification »	
Moment des préfigurations de la discursivité dans le monde réel	Palier-moment des configurations syntaxiques de la discursivité	Moment des refigurations de la discursivité dans l'expérience symbolique
	Palier du discours	

Figure 3. La discursivité, à la croisée des paliers de l'analyse et des moments de la médiation discursive

A quoi ces concepts doivent-ils de se trouver au centre, au même centre, de deux traditions disciplinaires ? Pour répondre à cette question, nous apporterons l'encadrement épistémologique suivant, qui est celui de la sémiotique structurale : comme il paraît naturel (et du reste théoriquement fondé) que les structures élémentaires de la signification sont multiples, comme il paraît non moins évident qu'au troisième palier d'analyse on trouve une diversité de figures et de thèmes discursifs, il est raisonnable, sémiotiquement raisonnable, de postuler que le palier intermédiaire ne comporte pas un seul modèle, fût-il celui du schéma narratif, mais que s'y trouve également une *multiplicité différenciée* de modèles. De quoi au juste est faite cette multiplicité ? Notre proposition, largement fondée sur les lectures de la théorie sémiotique existante, est que ce palier intermédiaire soit celui des *conditions de discours*, ou, si l'on préfère, des *discursivités*. Si l'on voulait s'assurer de la monosémie des termes employés, on parlerait mieux, en place des termes de narration et d'argumentation, de *narrativité* et d'*argumentativité*. L'argumentativité, non moins que la narrativité, constitue un principe d'organisation du discours, donnant lieu à des « fonctions » ou, comme nous préférons dire, des *gestes discursifs*⁵ articulant la signification des textes en composantes syntaxiques supérieures au seuil de la phrase (et, de ce fait, indépendantes du plan de l'expression).

L'un des bénéfices à tirer de la comparaison entre sémiotique et rhétorique, c'est qu'on trouve dans le croisement des paliers méthodologiques et des moments épistémologiques une justification pour les mélanges, jusque là théoriquement injustifiés (et injustifiables dans l'hypothèse sémiotique du tout narratif).

Un principe organisateur peut être subordonné à un autre selon le moment qui lui donne sens. Ainsi, un discours peut recevoir une préfiguration marquée par l'argumentativité, une configuration narrative, et une refiguration à nouveau dominée par un principe argumentatif. C'est le cas, par exemple, de nombreuses publicités : nul doute qu'elles reposent sur une

⁵ Cf. Ltrr 13 (2016).

préfiguration fortement argumentative, qui envisage notamment les destinataires comme des cibles à atteindre et inventorie les meilleures stratégies pour y parvenir ; en configuration cependant, les publicités adoptent volontiers une mimésis narrative, dans la mesure où elles traduisent les « lieux » argumentatifs en un programme de transformations réglées, où interviennent des actants très figurativisés ; enfin l'expérience de réception de ces publicités pourra quant à elle reconnaître prioritairement l'entreprise persuasive qui la sous-tend, plutôt qu'être sensible à la dynamique narrative qu'elle met en place⁶. Dans tous les cas, le texte lui-même ne peut se présenter que sous la forme d'un « mélange », dans la mesure où, quelle que soit l'option configurative qui oriente sa mise en discours, d'une part elle porte trace du moment de préfiguration, d'autre part elle anticipe avec plus ou moins de bonheur le moment de refiguration.

Pour reprendre cette fois l'exemple des discours de savoirs en Humanités, on peut considérer que la tension problématique dont rendait compte l'ouvrage collectif de Greimas et Landowski s'explique par une difficulté à envisager ces discours prioritairement selon tel moment plutôt que tel autre. Reprenons par exemple l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss, analysé par Jacques Geninasca. Celui-ci reconnaissait d'entrée de jeu : « De par la nature et la complexité de son organisation textuelle, l'*Essai sur le don* semble devoir échapper à toute entreprise systématique susceptible d'en montrer la cohérence et la raison discursives » (J. Geninasca, « Interpréter, persuader, transformer », Greimas et Landowski 1979, 71). Cette raison est cependant trouvée, par Geninasca, dans la seule narrativité, puisqu'il propose de voir le « savoir scientifique moderne » selon Mauss « sous la forme d'un programme complexe articulant trois PN (programmes narratifs), informatif, interprétatif et persuasif » (*ibid.*, 76). Or, la complexité du texte de Mauss invite précisément à multiplier les principes de discursivité dont il relève. On peut en effet considérer que, en préfiguration, la narration est subordonnée à l'argumentation (on peut imaginer que Mauss a trouvé son *motus scribendi* dans un souci d'agir sur le monde tel qu'il le percevait), ou à la description (si l'on considère que son travail trouve sa source dans un ensemble de connaissances rassemblées sur le fonctionnement des sociétés primitives). On peut en outre considérer que la narration devient prégnante en configuration, si l'on s'avise que l'énonciateur du texte maussien est en effet davantage un narrateur qu'un pur sujet épistémique — sans pour autant, bien sûr, que disparaissent toute trace d'argumentativité ou de descriptivité. On peut enfin, au fil de l'histoire des réceptions multiples qu'a connues ce texte, mesurer la variété des refigurations qu'il a pu susciter, elles-mêmes plus ou moins orientées par tel ou tel principe général de discursivité.

Ainsi, les mélanges ne sont pas des entorses, des exceptions ou des difficultés posées à un modèle qui n'admettrait qu'un seul principe de discursivité : ils sont au contraire le produit empiriquement normal d'un modèle théorique qui reconnaît la variété des gestes à travers lesquels un discours se conçoit et se lit.

5. Typologie des discursivités : une proposition théorique

Nous terminons cette intervention par un retour sur la modélisation typologique de Greimas (voir Fig. 2), que nous sommes désormais en mesure de reformuler. Si cette modélisation concerne, comme nous le pensons, des *principes d'organisation du discours*, alors les critères syntaxiques doivent prendre le pas sur les critères sémantiques.

Telle est bien la distinction posée entre « fonctionnel » et « qualificatif », que Greimas calque de manière quasi transparente sur la distinction syntaxique entre *prédicat d'action* et

⁶ On pourrait aussi imaginer pour ce même exemple que la reconfiguration obéit à un principe encore différent de l'argumentation ou de la narration, lorsqu'on reçoit un discours publicitaire comme une simple *description* d'un état du monde, ou lorsqu'on y voit l'expression esthétique d'une subjectivité créatrice. Nous y reviendrons

prédicat d'état. Nous proposons ici de généraliser la proposition de Greimas en distinguant deux types de prédicats : les *prédicats dynamiques*, d'une part, essentiellement tournés vers l'action, et les *prédicats statiques*, d'autre part, essentiellement liés aux *états* et *qualités*.

En revanche, nous ne retenons pas la distinction sémantique proposée par Greimas entre isotopie pratique et isotopie mythique. Nous suggérons de la remplacer par une autre distinction, de nature elle aussi syntaxique, et lui substituons un critère concernant le *sujet*, partant du raisonnement que la relation qui se noue entre sujet et prédicat est probablement la plus stable parmi toutes les théories de la syntaxe. Ce sujet peut être envisagé tantôt comme prédiquant (c'est-à-dire énonçant, embrayé, dominant) et exerçant par conséquent le contrôle sur la prédication, tantôt il sera prédiqué (énoncé, débrayé, dominé) et n'exercera point ce dernier.

Abandonnant les termes abstrus (et prudents sans doute pour cette raison même) de Greimas, nous cherchons par le biais de ces critères syntaxiques à rendre compte des discursivités les plus consensuelles parmi les typologies modales exposées ci-dessus (§1) : la *narration*, l'*argumentation* et la *description*.

La modélisation se présente alors de la manière suivante⁷ :

PRÉDICAT	Prédicat dynamique (action)	Prédicat statique (état/qualité)
SUJET		
Prédiqué	argumentation	description
Prédiquant	narration	

Figure 4a. Proposition de modélisation des discursivités

Le sujet prédiquant est central dans la narration ; il exerce le contrôle sur l'agencement des prédicats ; il organise le discours d'un point de vue qui n'est pas lexical (et si ce n'est pas lexical, c'est donc syntaxique). Dans l'argumentation et dans la description, le sujet se conçoit en revanche comme prédiqué (effacé devant la rationalité ; énoncé, débrayé, dominé). On songera ici d'abord aux démonstrations mathématiques et aux descriptions dictionnaires, les argumentations et descriptions « ordinaires » relevant souvent des mélanges.

La modélisation offre alors encore une case à remplir. Il nous semble qu'elle pourrait l'être par une forme de discours peu prise en compte par les essais typologiques précédents, à savoir la poésie. Pour être plus précis, la case à remplir le sera par la *lyrique* (qui est à la fois plus, notamment à cause de la chanson, et moins que la poésie).

Une modélisation complétée est ainsi proposée :

PRÉDICAT	Prédicat dynamique (action)	Prédicat statique (état/qualité)
SUJET		
Prédiqué	argumentation	description
Prédiquant	narration	lyrique

Figure 4b. Typologie modélisée des discursivités

En combinant les apports théoriques de deux modèles que nous avons présentés — celui des moments (de préfiguration, configuration et refiguration) et celui de la typologie des discursivités —, nous aboutissons ainsi à une possibilité renouvelée de typologie *des discours*, qui rend cette fois raison des moments de préfiguration et de reconfiguration qui qualifient immanquablement toute existence sociale d'un texte. En appliquant la variété des types de discursivité à chacun des moments de la genèse logique d'un discours, on aboutit à une variété de soixante-quatre scénarios ou de séquences logiquement possibles (par exemple : description en préfiguration, argumentation en configuration, narration en refiguration) qui,

⁷ Pour la justification de la répartition de ces formes de discursivité, voir Badir (2013).

lorsqu'ils sont stabilisés dans une communauté sémiotique donnée, peuvent être lus comme des genres normés (64, ou moins).

Références bibliographiques

- ADAM, Jean-Michel (1992), *Les Textes : types et prototypes*, Paris, Nathan.
- ADAM, Jean-Michel (1997), « Genres, textes, discours : pour une reconception linguistique du concept de genre », in *Revue belge de philologie et d'histoire* 75/3, Bruxelles, Persée, pp. 665-681.
- ADAM, Jean-Michel (2011), *Genres de récits. Narrativité et généricité des textes*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan.
- BADIR, Sémir (2013), « Les intersémiotiques », *Estudos Semioticos* 9-1, pp. 1-12, [en ligne]. Disponible sur : <http://www.revistas.usp.br/esse/article/view/61241> (consulté le 19 juillet 2017).
- BAKHTINE, Mikhaïl (1984), *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- BIBER, Douglas (1988), *Variation across Speech and Writing*, Cambridge, University Press.
- BIBER, Douglas et CONRAD, Susan (2009), *Register, Genre, and Style*, Cambridge, University Press.
- BORDRON, Jean-François (2016), *Le Discours spéculatif. Approche sémiotique*, Limoges, Lambert Lucas.
- CHESTERMAN, Andrew (1989), *Readings in Translation Theory*, Helsinki, Finn Lectura.
- FERENČIK, Milan (2004), *A Survey of English Stylistic*, University of Prague, PhD.
- FLOCH, Jean-Marie (2002), *Sémiotique, marketing et communication. Sous les signes, les stratégies*, Paris, PUF.
- FOUCAULT, Michel (1969), *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- GREIMAS, Algirdas Julien et LANDOWSKI, Eric (1979) (éds.), *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hachette.
- HAUSENBLAS, Karel (1972), *Výstavba jazykových projevů a styl*, Praha, AUC.
- HAVRÁNEK, Bohuslav (1932), « Úkoly spisovného jazyka e jeho kultura [the task of the standard language and its culture] », in Havránek B. et Weingart M. (éds.), *Spisovná čeština a jazyková kultura*, Prague, Melantrich, pp. 32-84.
- LTTT 13 (2016), « Figures de l'énonciation. Les gestes discursifs du savoir », in Biglari A. et Salvan G. (éds.), *Figures en discours*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan.
- MALRIEU, Denise et RASTIER, François (2001), « Genres et variations morphosyntaxiques », *Traitement automatiques des langues*, vol. 42, 2, Cachan, Hermès-Lavoisier, pp. 548-577.
- MISTRÍK, Jozef (1997), *Štylistika*, 3^e éd, Bratislava, SPN.
- PERELMAN, Chaïm et OLBRECHTS-TYTECA, Lucie (1958), *La Nouvelle Rhétorique - Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Université Libre de Bruxelles.
- RASTIER, François (1989), *Sens et Textualité*, Paris, Hachette.
- REISS, Katharina (1981), « Type, kind and individuality of text. Decision making in translation », in *Poetics Today* 2/4, pp. 121-131.
- RICŒUR, Paul (1983), *Temps et Récit*, Paris, Seuil.
- TODOROV, Tzvetan (1978), *Les Genres du discours*, Paris, Seuil.